

NOTES ET INFORMATIONS

Sur la présence d'un Oribatide [*Notaspis coleoptratus* (L.)] dans le tissu sous-cutané d'un triton marbré *Triturus marmoratus* (Latreille). — D'une manière générale, les Acariens appartenant au sous-ordre des *Oribatei* vivent dans les feuilles mortes, le bois pourri des souches d'arbres, les lichens, les mousses humides ; ils mangent des spores d'algues ou des filaments mycéliens de champignons et possèdent des pinces chélicérales à mors garnis de dents larges et basses, faites pour broyer.

Cependant, il existe différentes espèces qui se nourrissent de tissus vivants, de végétaux plus élevés en organisation, et chez lesquelles l'appareil buccal, étant conformé en organe de succion, les chélicères masticatrices sont modifiées et transformées en instruments perforants.

En tout cas, les auteurs s'accordent à regarder les Oribates comme phytophages et coprophages : mais plusieurs observations semblent prouver qu'il n'en est pas toujours ainsi (1). On a constaté que quelques espèces détruisent des œufs de différents insectes (Coccides, Papillons).

Certains Oribatides peuvent même attaquer et dévorer des Pucerons, de petits Hyménoptères (*Platygaster*) et des acariens à téguments mous (*Tyroglyphides*), par exemple, lorsque, gardés en captivité, ils n'ont plus à leur disposition leur nourriture habituelle.

On a là un nouvel exemple du fait, fréquemment constaté, que de nombreux animaux sont susceptibles de changer de régime et peuvent, étant normalement phytophages, devenir créophages.

L'un de nous a recueilli récemment, au cours d'une dissection, un exemplaire adulte d'Oribate logé dans le tissu hypodermique de la région inférieure du cou chez un triton marbré, *Triturus marmoratus* (Latreille), capturé en mars 1946 aux environs de Rennes (I.-et-V.). Cet exemplaire unique fut assez difficilement isolé de tractus fibreux lâches qui l'enserraient, sans toutefois former un kyste. Malgré des recherches sur tout un lot de tritons de même espèce et d'espèces différentes, en provenance du même endroit, il ne fut pas possible d'en déceler d'autres, même en des régions différentes du corps.

Bien que l'observation d'un seul individu (mutilé au cours des manipulations) puisse rendre l'identification moins certaine, l'examen de ses

(1) M. ANDRÉ. — Un acarien (Oribate) prédateur de *Platygaster*. *Bull. Mus. Nat. Hist. nat. Paris* (2), IV, 1934, p. 348-352.

caractères nous permet cependant de l'assimiler au *Notaspis coleoptera* L. Cette espèce d'Oribatide vit normalement en liberté sur le sol où elle se nourrit exclusivement de matières végétales.

Le fait de l'avoir rencontré dans l'hypoderme de la gorge d'un triton ne permet cependant pas d'admettre qu'il y ait là un cas de parasitisme. Il s'agit, plus vraisemblablement, de l'introduction fortuite d'un animal qui a pénétré accidentellement, soit à la faveur d'une plaie externe cicatrisée depuis, mais qui d'ailleurs n'a laissé aucune trace, soit même, plutôt, au cours de la déglutition d'une proie ou d'un débris végétal sur lesquels cet oribatide était fixé. Le mécanisme de pénétration et de cheminement de ce *Notaspis* à travers les tissus n'en demeure pas moins inconnu.

Ce fait valait d'être signalé, car, à notre connaissance, c'est la première fois qu'un Oribate adulte est observé au sein des tissus d'un vertébré.

M. ANDRÉ et M. ANSEL.

Amœnitates parasitologicae. — Certaines personnes, si elles ne s'adonnent pas à la recherche originale, font cependant œuvre utile en publiant des revues générales, des mises au point, voire des manuels ou des traités qui peuvent être excellents. Mais il faut que ce genre d'ouvrages soit composé avec discernement et esprit critique. Il faut que l'auteur ait une certaine expérience personnelle du sujet pour éviter des erreurs par trop grossières.

Le récent livre du P^r A. Guillaume (1) ne donne pas cette impression, mais celle d'avoir été entièrement construit de pièces et de morceaux (que l'on reconnaît parfois aisément, même si on ignore la préface de l'auteur qui avoue avoir fait de « larges emprunts »), d'où une série d'erreurs étranges, de bévues incroyables et de non-sens, inexplicables autrement.

Je ne parle pas du style qui, lorsqu'il ne tourne pas au galimatias, devient télégraphique. Je n'insisterai pas sur certaines fautes d'impression qui, par leur répétition dans le texte, sur les planches, les tableaux récapitulatifs, la table des matières, font penser à une mauvaise lecture initiale d'un mot inconnu [ex. : *HymenolepSis* (*sic*)]. Mais que dire de *Spirocerca sanguinolenta* qui, par une véritable révolution systématique, apparaît comme cestode (§ 4 p. 58 et 59) entre le *Ténia* (*sic*) *cœnurus* et le *Ténia echinocoque*, sur 32 lignes de texte ; qui figure encore comme cestode dans un tableau récapitulatif des vers et qui figure toujours comme cestode à la table des matières !

Ce ne sont peut-être que de simples erreurs matérielles...

(1) Albert GUILLAUME, professeur à la Faculté de Pharmacie de Strasbourg. — *Les animaux parasites de l'homme et des animaux domestiques. Moyens de destruction*. Fascicule premier : *Les vers parasites ou Helminthes*, 160 pp., in-8°, Vigot frères, Paris.

Pour le fond, que de critiques on pourrait formuler. En voici quelques-unes, au hasard, parmi cent. L'auteur semble ignorer le cycle évolutif de la petite douve, bien connu depuis dix ans. Il figure encore le *Planorbis marginatus* comme hôte et aussi, du reste, *Zebrina*, dont la présence est inexplicable si, comme il le dit, le cycle est le même que celui de la grande douve.

La connaissance de la migration abdominale de la grande douve est attribuée (p. 24) à G. Lavier que je regrette de priver publiquement de ce titre de gloire...

L'auteur nous invite à ne pas confondre les œufs de la petite douve avec ceux du bothriocéphale. Cela est peut-être vraisemblable sur une très mauvaise figure, mais ne me paraît guère possible sous un microscope (p. 27).

Que penser des cercaires considérées (p. 26) comme des corps inertes, certaines « tombant au fond », les autres (celles de schistosomes) montant vers la surface parce que « plus légères que l'eau » ?

L'auteur, si je le comprends bien, ignore les migrations internes des ankylostomes et donne, comme une opinion contestable, la pénétration par voie cutanée... Ce qui ne l'empêche pas de louer Looss dans son historique (p. 121).

N'insistons pas sur cet historique qui provient en droite ligne de Neveu-Lemaire (1), et qui, bien entendu, comme l'original, ne souffle mot de von Siebold. Mais, ce qui est dans Neveu-Lemaire et qui a été mal interprété par Guillaume, c'est l'historique des découvertes par les Japonais du cycle des *Schistosoma japonicum* qui se place avant la découverte de Leiper. Le cycle « des autres douves » qui sembleraient, d'après Guillaume, être des bilharzies, est en réalité celui de *Clonorchis sinensis*, qui se place après, etc...

Les figures sont en grande partie de vagues caricatures de celles de Brumpt. Mais, sans doute à cause du traitement qu'on leur a fait subir, a-t-on jugé prudent de ne pas en indiquer l'origine.

Je crois que c'est un devoir de signaler cette publication avant qu'un bibliographe étranger ne l'analyse et puisse croire que notre silence est une approbation. Il est navrant, au moment où l'on manque de papier, de voir une maison qui s'est honorée par la publication de bons traités de parasitologie, mettre son nom sur le titre de ces volumes.

J. CALLOT.

Cas de Distomatose humaine à *Fasciola hepatica* ayant échappé aux bibliographes. — De nombreuses revues des cas de distomatose humaine à *Fasciola hepatica* ont été faites dans des thèses et des publications variées (Lièvre, Susoni, Bürgi, Dubois, Séguin, etc.).

(1) Ne pas croire que N.-L. a parlé d'Oriban, il parle d'Oribase, etc.

Un cas paraît avoir échappé à ces différents auteurs, c'est celui que J. Stafford a indiqué brièvement dans son travail intitulé : « Trematodes from Canadian vertebrates » (1).

En effet, p. 694, sous le n° 92, il dit avoir trouvé une *Fasciola hepatica* dans un canal biliaire dilaté, chez un ouvrier italien, âgé de 18 ans, mort de méningite cérébro-spinale. L'exemplaire a été déposé par lui au Musée pathologique de l'Université Mac Gill, Montréal.

J. - CALLOT.

Un autre Culicoides agressif pour l'homme. — Au moment où paraissait la note de E. Roman sur les *Culicoides* agressifs pour l'homme, j'avais envoyé à mon collègue Harant, de Montpellier, des exemplaires d'un *Culicoides* pour détermination.

J'ai capturé ces moucheron en grand nombre à Richelieu (Indre-et-Loire) en juin 1942, pendant toute la durée du mois.

Ils voltigent autour du visage de façon très agaçante, se posent sur lui, sur les mains, et, au bout d'un certain temps, piquent et se gorgent. Ceci en plein soleil.

La piqûre est assez prurigineuse et laisse une macule rouge qui persiste quelques jours.

Ils ont été déterminés par Harant, que je remercie pour son obligeance, comme *Culicoides chiopterus* Meigen. Cette espèce, non signalée en France, est connue des pays voisins. Son hémato-phagie était douteuse.

J. CALLOT.

Nouveau cas de phorésie. — On a signalé à plusieurs reprises la présence de mallophages sur différents diptères pupipares. La première observation de cette sorte de phorésie semble être celle de David Sharp (1890). Il s'agissait d'*Ornithomyia avicularia* portant des mallophages indéterminés. Depuis ont paru les observations de Mjöberg (1910), Warnach (1910), Jacobson (1911), H. Adie (1915), C. Warburton (1928), Thompson (1937). Les mallophages peuvent aussi se faire véhiculer par d'autres insectes piqueurs : pûces (Thompson, 1934), culicidés (Peus, 1933).

La rareté relative de ces faits, dont l'explication a souvent été teintée d'un certain finalisme, m'a conduit à signaler une observation personnelle.

Je possède, dans ma collection, une *Ornithomyia avicularia* portant un exemplaire de *Degeeriella glandarii* (Denny) (fig.). J'ai capturé la mouche

(1) *Zoologischer Anzeiger*, XXVIII, 1905, p. 681-694.

en août 1934, sur un geai (*Garrulus glandarius* L.) fraîchement tué à Richelieu (Indre-et-Loire), et elle présentait la particularité de n'avoir pas d'aile gauche. C'est ce qui m'avait incité à la conserver pour un examen

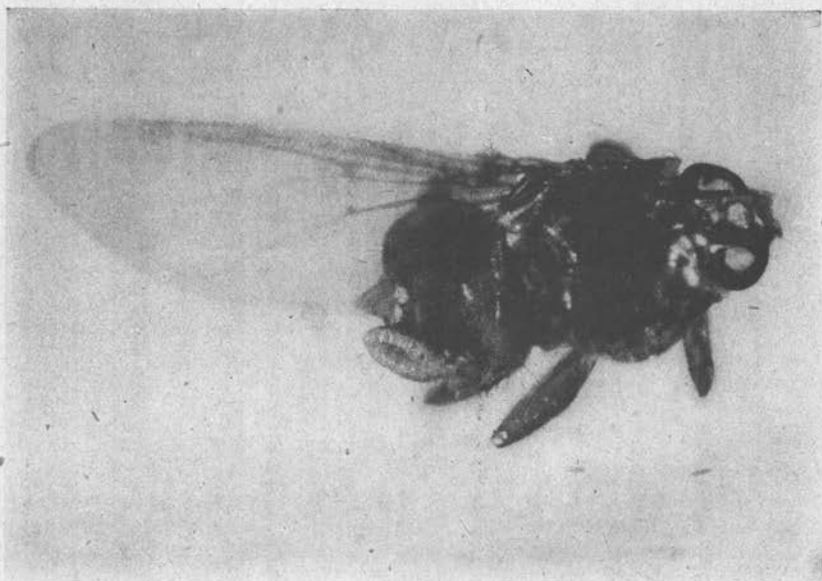


FIG. — *Ornithomyia avicularia* portant un *Degeeriella glandarii*.
Collection J. Callot.

ultérieur. C'est en l'examinant par la suite que j'ai constaté la présence sur elle d'un mallophage fortement fixé par ses mandibules sur la face dorsale de son abdomen, du côté gauche.

J. CALLOT.

ERRATUM

T. XXI, 1946, p. 204 et 205, au lieu de : *Eschoviorchis*, lire : *Erschoviorchis*.